Hélène Merrick

LES CELLULES ÉTOILÉES

écrituriales
Association des Auteurs Éditeurs Réunis

Comédie fantastique

4

UN AUTRE MATIN BIEN TRANQUILLE

- Liliane ! Je ne trouve pas mes lunettes !

- Grmmbblbbll...

- Je vais être en retard, tu m'aides ?

- Oui oui...

Je n'ai pas encore émergé de mon dernier rêve. Malgré les efforts de Benedict : mon fils chéri, motivé par la promesse d'éventuelles horreurs, a disposé près de mon bol du matin un bloc de papier et un stylo.

- Qu'est ce que c'est ? bafouillé-je en m'asseyant devant mon thé.

- Papa a dit que tu écrives tes cauchemars, comme ça tu seras plus gaie le matin.

- Quel cauchemar elle a fait, Manman ? demande Colette.

- Boff, dit la maman, j'étais estourbie après avoir été piquée par trois cents rouets avec des gueules béantes d'Aliens, après quoi, Henri VIII est venu me réveiller et m'a coupé la tête.

- Ouin ! hurle Colette, épouvantée, c'est pas vrai ! Sniff, brouff, hin hin, ouah, ouin !

- Qu'est-ce qui se passe ici ? intervient Henri, un gros cartable à la main, prêt à partir.

- Manman dit que tu lui as coupé la tête ! glapit Colette.

- Dis donc Liliane, il n'est pas un peu tôt pour traumatiser ta fille ? Viens là mon poussin, ta maman plaisante, personne ne lui coupe la tête.

- Je suis en retard, dit Beni, M'an, tu m'emmènes, ou j'y vais à vélo ?

- Attends un peu, il faut que je dépose ta soeur aussi.

- Nan ! crie Colette, Manman méchante ! Papa coupe pas les têtes !

- Benedict, je t'accompagne ! Henri, voilà tes lunettes, c'est toi qui conduis ta fille à l'école, ne discute pas !

- Mais, que...

- Discute pas, s'te plait ! Explique à ta fille que tu n'es pas Henri VIII !

- Méchante, méchante Manman ! trépigne Colette, Papa coupe-lui la tête !

- Dis donc, elle tient de toi, celle-là, hein ? ronchonne Henri, toutes folles ces bonnes femmes.

- Je suis pas folle ! Je suis pas "celle-là" ! braille Colette, je veux pas aller à l'école !

Beni enfile son blouson en jean décoré d'un dragon ; il installe ses bras sous les sangles de son sac à dos piqué de plusieurs badges virulents -Halte à la pollution ! À bas le racisme ! Touche pas à mon air ! À bas les armes ! -, vérifie si ses lacets de baskets ne traînent pas trop par terre, empoche ses clés et ses pièces de monnaie.

- C'est pas loin, M'an, je suis grand maintenant, tu n'as pas besoin de venir avec moi.

Malgré ses fanfaronnades, ce n'est encore qu'un enfant, une proie pour les psychopathes et les kidnappeurs. Je me dépêche d'enfiler mon imperméable, mes mocassins échoués près de la porte d'entrée.

- Attache ta ceinture.

- Raconte M'an, c'était quoi ton rêve ? s'excite Benedict, y avait du sang qui te giclait de la tête ? Et de la cervelle ?

Il y a un boucan du diable dans ce grenier. Des souris ? J'entends comme des petits rires, des bruits furtifs de pas de course.

Tremblante, j'entrebâille la porte. De quoi une grande dinde comme moi peut-elle bien avoir peur ? De museaux levés vers moi, d'oreilles dressées et de sourires mauvais sur des babines baveuses ? D'après Colette et Beni, des monstres vivent dans les placards. Certains se tapissent sous les lits. Dans les greniers et les caves, c'est la fiesta mexicaine jour et nuit. Au lieu de les épouvanter, cette perspective réjouit mes rejetons.

Soudain, autour de moi, des balles de couleurs sombres s'élèvent dans les airs et tourbillonnent du sol au plafond, des silhouettes affolées roulent et rebondissent sur le sol, trottent en rayant le parquet de leurs griffes, je les vois, de tous mes yeux, déraper et s'engouffrer frénétiquement dans les trous des murs.

Si des animaux s'incrustent dans le grenier, une seule personne est au courant : l'ancien propriétaire.

- Comment ah ah ah ?

- Des souris, y en a toujours eu, elles font la foire avec les rats des champs et les hiboux.

- Comment ça ?

- Vous n'avez pas repéré des pelotes dans les coins ?

- Des pelotes ? ? ?

- Ces boules de poils, d'os, de plumes que produisent les chouettes et les hiboux ?

- Ah si, ça vole dans tous les sens quand j'ouvre la porte, c'est des pelotes alors ?

- Mais oui, ah, ces gens de la ville !

- Ben, on n'est qu'en banlieue parisienne, quand même ! Vous êtes d'où, vous ?

- Chevilly-Larue.

- Ah ça, comme campagne, c'est le fin fond de la jungle !

Il me dévisage, les joues rouges, l'oeil pétillant et rit de bon coeur.

- Allez, reprenez-moi de ce petit tord-boyau maison.

- Qu'est-ce que c'est ?

- Du vin de noix, c'est moi qui l'ai fabriqué. J'ai un noyer dans le jardin, z'avez pas vu ?

On trinque.

Faut pas que je boive, je conduis.

- Ah ah ah ! mugit derechef l'ex-proprio de la souricière.

- Et mes souris ? Parce qu'il n'y a pas que des pelotes là-haut, on trébuche sur des crottinettes, en veux-tu en voilà !

- Vos souris ! Et vos hiboux ! Y a rien à faire, ces saletés-là sont increvables !

- Dans un sens, ça m'embêterait de faire la chasse aux souris, et encore plus aux hiboux, mais j'aimerais qu'ils arrêtent de me réveiller la nuit.

- Indestructibles je vous dis, faut vivre avec.

- C'est à cause de cette faune que vous avez déménagé ?

- Mais non, vous rigolez ! J'adorais ce boucan, j'avais l'impression que ces bestioles se déguisaient avec mes costumes pour faire la nouba.

- Et comment les convaincre d'attendre le matin pour se déchaîner, après que le réveil a sonné ?

- Ah ça, faut le leur demander.

Ben tiens. Je vais même leur passer un coup de fil, aux souris. Leur envoyer des textos, des emails. Ou leur poster une lettre recommandée avec accusé de réception.

Et de boire. Et M. Brugnon d'ajouter :

- Ouais, faut leur demander. Et gentiment encore.

Sur ce, il m'entraîne dans la cave pour goûter à ses petits vins de derrière les fagots. Il en a beaucoup.

- Il faut leur parler, me répète M. Brugnon, elles vous écouteront, si vous savez les prendre.

- Je ne parle pas la langue des souris, M. Brugnon, celle des rats non plus et encore moins celle des hiboux.

- Cheers ! dit M. Brugnon, qui a usé les "Skol", "Santé", "Dasdrovié" ou je ne sais quoi, "Iyia" je crois, et "Prost" ? Prosit ?

- Elles connaissent la vôtre, faites-moi confiance, dit-il, sur un ton presque menaçant.

- Dites donc, vous avez souvent discuté avec vos souris ?

- Ah ah ! Je n'ai pas arrêté !

- Insomniaque ?

- Même pas, elles m'amusaient. Je leur offrais un verre, et...

- Hein ? Bon, je crois qu'il est temps de rentrer.

Ça tangue autour de moi. Même bourrée, je refuse d'imaginer ces souris en train de siroter dans un dé à coudre les cocktails meurtriers de M. Brugnon, en lui tapant sur l'épaule, en dansant la gigue sur sa table.

Une seule personne peut me sortir de là. Mon amie Claudie. Une femme de tête qui ne perd jamais les pédales.

J'extirpe mon téléphone de ma poche :

- Claudie ? T'es chez toi ? Tu bosses, t'es occupée ?

- Oui, non, oui, mais rien d'important, pourquoi ?

- J'ai bu.

- Et ?

- Peux pas conduire.

- T'es où ?

Je le lui dis.

Claudie habite à Nogent. Une trotte jusqu'à Fresnes, pourtant, elle ne rechigne pas à avaler tous ces kilomètres pour secourir sa vieille copine. C'est une femme d'action ; une femme de tête et une femme de coeur ; dans une bande dessinée, elle serait Super Woman. Toujours bien coiffée, les boucles blondes laquées gracieusement autour des joues lissées sous un fard délicatement abricoté. Même en voiture, elle porte des souliers à talons, assortis à ses tenues excentriques-chics. Sur elle, les gros bijoux n'ont pas l'air rapportés, sur son joli corps les volants et les basques semblent avoir été créés sur mesure. Sexy quoi qu'il arrive, elle mène de front une maison, deux enfants, un boulot à mi-temps, dorlote un mari artisan-plombier et se cogne son secrétariat.

Si je devais décrire une fée moderne, je penserais tout de suite à Claudie, gaie et pétillante, bourrée d'humour et de bonne humeur, sur le pied de guerre en toutes circonstances. Ce genre de perle est rare, mais il existe, je l'ai rencontré !

Un quart d'heure plus tard, Claudie se gare, pimpante et hilare, devant le pavillon de M. Brugnon.

Ses deux chiens aboient et s'agitent sur le siège passager comme s'ils s'étaient assis sur des clous après avoir avalé des piments rouges.

Comme prévu, Claudie est impeccable.

- Monte !

Les clebs se jettent sur moi dès que je pose un pied dans la bagnole.

Je les pousse pour installer mon postérieur près de ma copine, et ils restent là, agrippés à mes fringues, leurs ongles enfoncés dans mes cuisses, leurs museaux bavant sur mon blouson et mes mains.

- Où est ta voiture ? ricane Claudie

- Là-bas, tu vois pas ? Derrière la camionnette du type.

- Et tu comptes la récupérer comment ?

- Sais pas, demain peut-être, prendrai le train. Ou le bus. Ou un taxi.

- Ou je te ramènerai quand tu auras dessoûlé.

Elle glisse un coup d'oeil vers le pavillon : M. Brugnon, appuyé à la façade, rit silencieusement, son verre à hauteur du nez, ses yeux fripés braqués sur nous.

- Qui c'est ce type ? Qu'est-ce qu'il t'a fait boire ?

- Ggngnnoix, mnoix.

- Bon, fait Claudie, cuve, tu me diras ça demain.

7

TROIS BOULEDOGUES

Un petit cauchemar maison pour Benedict :

"Liliane trébucha sur les boules de pétanque et s'affala devant les Chevaliers. Toute l'Armée de Rafar le Cruel s'esclaffa quand elle se releva, la culotte sur les chevilles. Les armures des guerriers scintillaient, aveuglantes. Les yeux de Liliane pleuraient à chaudes larmes. Les chevaux ailés des Chevaliers piaffèrent à l'unisson et entamèrent une série de ruades destinées à la réduire en poussière. Trois boules de billard lui frappèrent le front. Liliane ferma ses paupières brûlantes en voyant trois boulets de canon enrobés de flammes foncer vers sa figure."

- Beni, ne répète pas à ta soeur ce que je viens de te raconter !

- Oh, mais pourquoi, M'an, c'est fumant, j'ai jamais entendu des cauchemars pareil !

- Quand même, c'est un peu brutal pour une fillette de trois ans, alors tais-toi, sinon, pas de dessert pendant une semaine.

- Bof, fait Beni, avec sa petite grimace de futur tombeur.

Et voilà ma Colette qui approche.

- 'Zour Manman, ça sent bon le chocolat.

De bonne humeur, quel trésor ! Il y a des jours comme ça, où je me moque complètement des tyrans nocturnes quand je vois la frimousse de mes enfants chéris émerger de la nuit. De vrais arcs en ciels.

Et en voici un autre, un soleil, un grand beau temps.

- Alors, ça boume ?

Et Henri, dans la foulée, entonne : “Prosper Yop la boum, c’est le roi du macadam ! Prosper Yop la boum, c’est le chéri de ces dames”.

- Manman, hoquette Colette, hier tu m’as dit que les trois bouledogues exauçaient les voeux, tu crois qu’ils pourraient m’apporter une trottinette rouge à Noël ?

- Euh, qui ça ? les trois quoi ?

- Les bouledogues.

- C’est quoi cette histoire de chiens, je ne t’ai pas raconté ça ?

Colette sirote son Banania, avec sur son mignon visage cet air satisfait des bienheureux à l’abri de l’insomnie.

- Si, t’as dit que la vieille fée, elle avait donné trois bouledogues à Finette, et Finette, elle pouvait faire un voeu chaque fois qu’elle en sortait un de sa poche.

- Un quoi ?

- Ben, un bouledogue, s’impatiente ma fille.

J’ai pas mal de tracas, ménagers et existentiels, mais quand même, je perds sûrement la boule. Une des trois boules d’or.

Benedict interrompt cet enrichissant échange en réclamant ses céréales.

Avec son père, iI entame une discussion sur les mérites comparés des flocons d’avoine et des müsli à base de maïs. Moi qui croyais que le seul souci des enfants consistait encore à échanger des figurines de super-héros japonisants, je reste soufflée, comme le blé de son petit-déjeuner. Colette agrémente la discussion de postillons de semoule.

Le sort des trois bouledogues va devoir attendre.

Celui du grenier aussi.

Elle ne perd pas un mot de ma comptine :

"Nous sortons la nuit, et dans les salades, faisant des gambades, nous allons manger. Manger sans grimace, cloporte ou limace, du ver qu'on ramasse, dans le potager."

La Chanson des Crapauds. Cette nuit, c'est sûr, je vais rêver d'un prince charmant. Je l'embrasserai et il se transformera en crapaud, ou pire, il m'embrassera et c'est moi qui serai changée en crapaude. Les grenouilles des sept plaies d'Égypte me dégringoleront sur la tête.

Les enfants endormis, mon prince Henri et moi, nous trinquons avec du Saint Emilion. Il m'a acheté un bouquet de roses. Le genre d'attention qui me console de tout. Je peux enfin m'asseoir et grignoter en sa compagnie.

On croit qu'il suffit de le rencontrer et de l'épouser, le Prince Charmant. On ne sait pas encore, le jour des noces, qu'il faut lui laver son linge, le repasser, le ranger, nourrir ses quatre-vingts kilos, refaire son côté de lit transformé en toupie, lui prendre rendez-vous chez le docteur, chez l'ophtalmo, chez le dentiste, lui rappeler de vidanger la voiture et de téléphoner à sa mère, trier ses chaussettes usées, avec en plus l'obligation, je dis bien obligation, sinon, on est foutue, séduite et abandonnée, de rester pimpante et mignonne et compréhensive, et naturellement une bombe au lit. Je vous demande un peu.

Est-ce que ça n'aurait pas été chouette d'être un ange sauvage et de sillonner les routes avec ma grosse moto, les bras couverts de tatouages, au son d'un hard rock diabolique, avec sur ma selle, de temps à autre, une pimpante pépée qui aurait passé son temps à se reposer et à s'amuser pour moi ? J'aurais bu des bières en regardant des conneries à la télé, j'aurais jeté les canettes dessus et tiré sur l'écran comme Elvis quand le programme l'énervait. Et pendant ce temps-là, ma galante aurait minaudé dans son tablier de soubrette, rien que pour me faire plaisir.

La prochaine fois, je naîtrai garçon.

Peut-être.

Parce que si on m'en donne le choix, je suis sûre que je choisirai ma vie, la même, celle que je vis maintenant. Avec le même homme, avec les mêmes enfants.

10

TOUS AU GRENIER !

Toute la nuit, il y a eu du potin au-dessus de nos têtes. Une armée en marche, le défilé du Quatorze Juillet. Je ne rêve pas. Henri se réveille, Colette se réveille, Beni se réveille, je suis réveillée. Et pour couronner la fête, Idiot se réveille. Il aboie, il éructe, il s'entruche.

Beni ricoche dans notre chambre, le pyjama en accordéon autour des genoux, les épis de ses cheveux en bataille.

- Idiot ! Il s'est fait mal ?

On nous envahit par le toit, et ce gringalet ne pense qu'à son bête chien.

Dans sa petite chambre, Colette geint :

- Manman, j'ai peur ! Papa, viens me chercher !

Tout le monde se réunit sur le palier. Idiot dévale les escaliers en glissant sur son arrière-train, animé d'une rage schizophrène qui le transforme en lion. Pour un bâtard croisé de basset, de barzoï, de pékinois et de je ne sais combien d'autres races, pour ne pas dire d'espèces, c'est un exploit. Ca ne l'avance pas à grand-chose : le bruit provient d'en haut, pas d'en bas.

Une fois au pied des marches, Idiot se propulse à l'envers dans les escaliers pour les escalader, toujours en glissant, et en plantant bien ses griffes dans le beau bois tout juste ciré.

- Crétin ! crie Henri.

- Il est pas crétin, proteste Benedict, il est Idiot !

- Je ne te le fais pas dire ! braille Henri, au bord de la même hystérie que le roquet en question.

Colette, un doigt de sa poupée Chiffon dans la bouche, brandit un poing dodu vers le grenier :

- Là, là ! Des fantômes ! Des monstres ! La souris qui rit !

En effet, le ramdam continue, un mélange de fête foraine, de foire aux bestiaux, de pensionnaires de zoo récalcitrants atteints de la danse de Saint Guy, encouragés par les vivats d'un public de corrida assoiffé de sang, le fracas d'un rallye automobile, tout à la fois.

- Reste avec les enfants, ordonne Henri, chef de l'expédition.

J'adore quand les hommes se prennent pour des généraux, qu'ils cèdent leur place dans les canots de sauvetage, qu'ils disent : "Les femmes et les enfants d'abord". J'adore quand ils portent les paquets, quand ils se précipitent pour trouver de bonnes places dans le train, au cinéma, au restaurant, quand ils ouvrent les portières de voiture, quand ils se lèvent de table chaque fois qu'on va "faire un brin de toilette" ; j'adore quand ils disent : "Ne fais surtout rien ma chérie, je m'occupe de tout."

Bon, c'est le moment de profiter à fond de l'aubaine.

Malgré mes inquiétudes, je m'appuie à la rampe, Colette et Beni collés à mes jupes. Le vaillant mari prend le chemin des combles.

Après plusieurs minutes d'incertitude et une nouvelle avalanche de vacarmes en tout genre, Henri redescend en ronchonnant.

Assailli par nos questions, les manches de son pyjama saccagées par ses bambins, il me foudroie d'un air sévère :

- Quand quelqu'un aura décidé de mettre un peu d'ordre dans cette maison, ce genre de cirque ne se reproduira plus.

La mâchoire décrochée sur les pantoufles, je le suis dans la chambre des enfants ; Henri les recouche en bougonnant dans une langue inconnue, celle de la mauvaise humeur, qu'il vaut mieux ne pas savoir déchiffrer.

Colette et Benito rient d'aise parce qu'ils trouvent toujours leur Papa hilarant quand il râle. Henri a le chic pour mélanger des injures internationales à son dialecte des Vosges et au parisien le plus parigot. Un jour j'écrirai un dictionnaire rien qu'avec les mots d'Henri.

Une fois dans notre chambre, il s'allonge, les yeux au plafond, l'air à la fois fulminant et consterné.

- Mais, enfin, chéri, tu vas me dire ce qui s'est passé là-haut ?

Henri me regarde comme si les tentacules de la Méduse m'avaient poussé sur le crâne :

- Ma pauvre Liliane, je sais que tu as du travail à ne plus savoir quand respirer, mais tout de même, tu ne trouves pas que le grenier pourrait ressembler à autre chose qu'à une décharge municipale ?

- Quoi ?

- Pff, fait Henri, et il pose sa belle tête sur l'oreiller pour s'endormir à la seconde.

Hélène Merrick

LES CELLULES ÉTOILÉES

Liliane, illustratrice à domicile, s'installe avec sa famille dans un pavillon de banlieue. Elle s'occupe de sa fille de trois ans pendant que son fils va à l'école et son mari à son travail. Des bruits étranges secouent la maison, des petits êtres tapageurs apparaissent à Liliane, de plus en plus nombreux, de plus en plus agressifs. Liliane et sa fillette sont les seules à les voir... Pourquoi ?

Un texte original bien conçu et construit, qui relate avec humour la vie trépidante et pleine de surprises d'une femme d'aujourd'hui. Une grande fraîcheur qui fait plaisir. J'ai beaucoup ri. Un excellent moment. (CG)

Hélène Merrick, journaliste de cinéma à Starfix, Métal Hurlant, La Revue du Cinéma, Ciné-News, a publié des romans, des livres pour la jeunesse, des biographies et des enquêtes criminelles sur le milieu du spectacle. Elle a toujours rêvé de percevoir les secrets du monde invisible ! Serait-ce le cas, depuis qu'elle s'est promenée avec son héroïne dans "Les Cellules Étoilées ?"

Illustrations d'Hélène Merrick

écrituriales
Association des Auteurs Éditeurs Réunis

Prix : 12 € TTC
ISBN 978-2-919125-47-0
9 782919 125470

Couverture Stéphanie Tricoire Infographiste - 02 41 56 76 40